

Le baron examina la lime ; elle était du meilleur acier.

—A présent, je vous quitte, messieurs, continua le geôlier, car si mon absence se prolongeait, elle pourrait être remarquée. Demain nous reprendrons cette conversation, et nous conviendrons des autres détails. Dès que la nuit sera venue, commencez à scier les barreaux ; seulement travaillez avec précaution ; il y a justement une sentinelle placée au-dessous de la fenêtre de votre cachot.

—Que pensez-vous de tout ceci, Louis ? demanda le boucanier à de Morvan, une fois qu'ils furent seuls.

—Je pense, mon cher Legoff, que vous ne vous trompez jamais ! Il est à présent pour moi de toute évidence que ce geôlier joue une comédie ; pour nous que devons-nous faire ?

Couper d'abord les barreaux de notre cage, dit Legoff. N'y gagnerions-nous que d'avoir un peu plus d'air et de soleil, notre temps ne serait pas perdu.

De Morvan approcha la table de la muraille, monta sur cette table, et offrant ses épaules à Legoff : — Commencez, baron, lui dit-il.

En deux bonds, le boucanier fut à son poste ; Legoff eût pu, pour l'agilité, jouer avec un tigre.

Le lendemain matin, lorsque le geôlier apporta aux prisonniers leur déjeuner, deux barreaux de fer étaient déjà entamés d'une telle façon, qu'il suffirait d'un quart d'heure et de quelques coups de lime pour les détacher entièrement. La sentinelle n'avait entendu aucun bruit, ou du moins, si le bruit était parvenu jusqu'à son oreille, elle n'en avait pas deviné l'origine, car elle n'interrompit et ne troubla nullement de Morvan et Legoff dans leur travail.

—Mon ami, dit le boucanier en s'adressant au geôlier, tu me parais être un si brave garçon et un si excellent cœur, que je me ferais un scrupule de te tromper ! Hier, excité par la pensée de reconquérir ma liberté, j'ai indignement abusé de ta confiance ! Je t'ai promis mille livres, n'est-ce pas ? Eh bien, en joignant mes ressources à celles du chevalier, il m'est impossible de réunir plus de vingt louis !

—Vingt louis ! répéta le geôlier.

—Hélas ! pas davantage. Tu vois qu'il n'y a pas moyen de nous arranger ! Nous devons donc renoncer, le chevalier et moi, à tout espoir...

—Nullement, mon gentilhomme, répéta vivement le geôlier. Votre délicatesse me touche jusqu'aux larmes, et il ne sera pas dit que je vous serai inférieur en générosité comme je vous le suis et naissance. Après tout, cinq cent livres représentent encore une somme énorme pour moi.

—Ainsi tu consentirais pour ce prix à nous aider dans notre évasion ?

—Voici ma réponse, dit le geôlier en retirant d'un plat couvert une échelle de corde.

—Oh ! le joli travail ! s'écria Legoff. Quelle corde fine, serrée et soli le !...

Cette échelle est capable de supporter un poids de dix hommes, reprit le geôlier. Allez, il n'y a pas de danger qu'elle casse. Quant à sa longueur, elle est de vingt pieds, c'est-à-dire environ trois ou quatre pieds de plus que la distance qui existe entre votre fenêtre et le sol... Avez-vous travaillé un peu cette nuit ?

—Nous avons frotté nos barreaux avec fureur, dit Legoff ; seulement, comme ils sont d'une qualité excellente et que nous avions peur d'éveiller l'attention de la sentinelle, nous n'avons pu en venir à bout. Il est probable que nous terminerons cette nuit notre besogne.

—Du courage, mes gentilshommes. Je me

sauve pour éviter de donner prise aux soupçons.

—Eh bien ! Louis, dit Legoff, j'espère que voilà un geôlier au cœur sensible et d'un accommodant caractère. Il semble plus désireux que nous ne le sommes nous-mêmes de nous voir en liberté.

—Le fait est, baron, que tout cela est bien singulier. Vous avez mille fois raison : cet homme joue un rôle...

—Et nous tend un piège.

—Oui ; mais quel piège ?

—Parbleu ! c'est ce qu'il faudra bien que nous finissions par savoir. Attendons encore.

—Mais, baron, dit de Morvan, une chose qui m'étonne aussi beaucoup, c'est que l'armateur Cointo, au lieu de perdre un mois à fréter et à mettre un navire à vos ordres, n'ait pas plutôt songé à s'adresser à monsieur de Pontchartrain pour vous faire mettre en liberté. Lié comme vous paraissez l'être avec le puissant ministre, cette démarche eût suffi pour vous ouvrir les portes du fort Saint-Michel.

—Cointo connaît les hommes, mon cher Louis, et il sait que les puissants répondent presque toujours par l'ingratitude aux services qu'on leur rend. Qui me prouve que de Pontchartrain n'est pas justement l'auteur de mon arrestation ? Qui sait même encore si ma disgrâce ne vient pas de plus haut ? si la foudre tombée sur ma tête n'est pas partie des mains de Jupiter ?... J'ai obligé Louis XIV. Or qui m'assure que le grand roi, dans un moment de faiblesse, laissant prendre à son amour-propre le dessus sur son orgueil, n'aura pas trouvé trop lourd le souvenir des obligations qu'il me doit ?... Non, croyez-moi, Louis, il faut, pour notre indépendance et notre dignité, que nous ne devions notre liberté à personne, que nous ne la demandions qu'à notre énergie et à notre courage.

Le lendemain, le geôlier vint de meilleure heure que de coutume.

—Voici des armes, mes gentilshommes, dit-il : deux paires de pistolets, nes munitions et deux poignards... tout ce que vous m'avez demandé... A demain !...

—A demain ! répondit Legoff.

Une fois le geôlier parti, le boucanier et de Morvan s'emparèrent avidement des armes déposées sur la table et se mirent à les examiner avec une joyeuse et minutieuse attention.

—Voilà d'excellents canons, dit Legoff, voyons les ressorts des batteries... Parfaits... N'aurait-on pas coulé du plomb dans la lumière ?... Nullement... L'air y passe avec facilité... Et le poignard ? Magnifique lame, bien emmenché, bien en main... Essayons un peu la trempe.

Le boucanier plaça un écu sur la table et, levant le bras, frappa, sans avoir l'air de la regarder, la pièce de monnaie au beau milieu de sa circonférence. Le poignard traversa l'écu et entra d'un pouce dans la table de chêne.

De Morvan se livrait, de son côté aux mêmes expériences et obtenait un semblable résultat.

—Vrai Dieu ! dit Legoff, notre complice est bien le plus généreux et le plus magnifique geôlier qui ait jamais existé ! Pour cinq cents livres, il nous donne en sus de notre liberté, des armes qui valent au plus bas prix cinquante louis. Ah ! j'ai oublié d'essayer la poudre.

Le boucanier amorça un pistolet et fit feu.

La poudre s'enflamma sans laisser de crasse.

—Allons, les munitions valent les armes, dit-il, elles sont de première qualité. Voilà donc, mon cher Louis, qui est bien convenu : demain nous livrerons la bataille ?... Elle sera peut-être un peu rude, mais bah ! j'en ai bien vu d'autres, et me voilà !...

—Devinez-vous à présent le piège dans lequel on veut et on compte nous faire tomber ? demanda le chevalier.

—Comment donc ! mais parfaitement. Ce piège justifie à mes yeux le grand roi ! C'est ce coquin de Dubois et ce sacrifiant de d'Aubigné qui doivent être les seuls coupables ! ils craignent sans doute que je ne parvienne à faire connaître à Louis XIV ma captivité ! Oui : ce doit être cela... Quant au piège qui nous est préparé, il se résuamera probablement en une patrouille que l'on placera sur notre chemin... une dizaine de soldats, ce n'est pas la peine d'en parler, cinq minutes nous suffiront pour les mettre en déroute ! Deux lions ne peuvent craindre une troupe de roquets ?...

## XV

Il étaient six heures du soir : l'atmosphère était lourde et chargée d'électricité, le ciel sombre et couvert d'épais nuages.

Legoff et de Morvan, assis devant une table sur laquelle se voyaient les restes de leur dîner, étaient engagés dans une conversation sérieuse.

—Ainsi, voilà qui est bien convenu, bien arrêté, mon cher Louis, dit le boucanier : à minuit nous affectuerons notre évasion !

—Oui, à minuit, baron, répondit le jeune homme. Nos armes sont en bon état, le geôlier nous a fourni un itinéraire exact, nous avons enlevé les barreaux de notre fenêtre ; nous sommes prêts !

Legoff réfléchit un moment, puis, reprenant la parole :

—Mon cher enfant, dit-il, j'ai une foi inébranlable en mon étoile, et je suis intimement convaincu que nous sortirons à notre honneur de cette entreprise. Cependant, comme je pourrais me tromper, comme les desseins de la Providence sont impénétrables et qu'il suffit parfois d'un grain de sable pour faire trébucher un géant et l'arrêter dans sa course, je veux, je dois vous apprendre qui je suis. Si la mort m'atteignait et que, plus heureux que moi, vous réussissiez à vous sauver, il faut au moins que vous sachiez le nom de l'homme qui vous laissera l'héritier de son immense fortune... Comte Louis, reprit Legoff en se levant, embrassez le frère de votre père, votre oncle le chevalier Renulf de Morvan.

A cette révélation si inattendue, le jeune homme troublé, ému jusqu'au fond du cœur, ne sut que balbutier :

—Quoi ! monsieur, vous êtes mon oncle Renulf, que je croyais mort !

—Oui, enfant ! je suis le frère de ton père. Embrasse-moi !

Le boucanier, ému autant que l'était Louis de Morvan, prit le jeune homme dans ses bras et le serra avec force sur sa poitrine.

—Commes tu ressembles à ton père, Louis ! lui dit-il en le regardant avec une ineffable expression de tendresse, Pauvre frère, que j'ai tant aimé !

Deux grosses larmes roulèrent le long des joues basanées du boucanier.

—Allons, enfant, reprit-il froidement, et comme s'il eût été honteux de sa faiblesse, à présent que tu sais qui je suis, tu dois avoir mille questions à m'adresser, des explications sans nombre à me demander. Assieds-toi à mes côtés et écoute-moi.

Le boucanier se recueillit un instant, et profitant de la stupéfaction de son neveu, il reprit la parole :

—Avant tout, Louis, je dois te prier de garder soigneusement le secret que je viens de te confier. Pour le monde, pour toi-même, je ne suis pas le chevalier Renulf de Morvan : je m'appelle Montbars ! Entends-tu, de Montbars le filibustier de Saint-Domingue !